

## *Où es-tu en ce moment ?*

---

*Où es-tu en ce moment ?*

Tout me paraît si flou.

Je suis un peu perdue, je crois.

Le passage du temps me semble

différent

lointain

confus

peut-être

comme si une vie trop longue finissait par s'emmêler

et par se perdre.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois j'ouvre les yeux, et tu es là, allongée sur le canapé, roulée en boule comme un chat, et ta tête est sur mes genoux. La lumière dorée de l'après-midi danse sur les contours de ton visage, et je ramène une mèche de cheveux derrière ton oreille. Tu plisses le nez et je souris, je

m'allonge sur le canapé et je m'abandonne au sommeil quelques heures, avec toi, dans le silence du monde.

Parfois j'ouvre les yeux, et tu es partie.

Peut-être que c'est moi qui suis partie.

Parfois je suis au bord de la mer, les deux pieds enfoncés dans un sable rugueux, et des vagues viennent mourir contre mes jambes. Je t'attends là. Je sais à quel point tu aimes la mer. J'espère te trouver là.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois je te rencontre pour la première fois. Tu es tellement jeune, et sans doute la plus jolie fille que j'ai jamais vue, et tes yeux pétillent quand tu parles. Tu me demandes : « Tu veux danser ? » et je réponds : « Seulement sous la contrainte. » Tu ris, et c'est comme un soleil qui se lève.

Parfois j'ai ma tête dans ton cou, et je pleure. Je pleure très fort, comme si c'était la fin du monde. Pourquoi est-ce que je pleure ? Au creux de ton épaule, il y a ton parfum d'argan et le camélia. Et je suis nichée là, dans ce tout petit endroit qui sent comme la maison et la sécurité et l'amour, et rien, même pas la fin du monde, ne pourra jamais me faire de mal. L'odeur salée des larmes dans la douceur des camélias.

Parfois je t'embrasse pour la première fois.

Parfois je t'embrasse pour la millième fois.

Et encore.

Et encore.

Et encore.

Et tu es partie de nouveau. Il fait nuit, et j'ai très froid. J'ai les deux pieds dans la mer.

Parfois je crie des mots pleins de venin dont je sais qu'ils te font mal. Tes beaux yeux ne pétillent plus. Ils scintillent des larmes qui coulent librement sur tes joues. Tu cries aussi, des mots qui essaient de me faire du bien. Tu débordes d'amour. Parfois je crois que tu m'aimes trop. Cela ne me va pas. J'ai besoin que tu cries des choses qui me font mal, qui me coupent, qui crèvent l'abcès qui suppure à l'intérieur. Ce n'est pas sain. Je n'ai pas envie que cela soit sain. J'ai envie d'avoir mal, parce qu'au fond, je crois que c'est ce que je mérite. Tu cries : « Je t'aime ! », je fonds en larme et je sanglote : « Je me déteste. »

Parfois ton visage est fermé, et les larmes ont séché sur tes joues. J'approche ma main pour les essuyer du pouce, et tu détournes la tête. Tu refuses de me regarder. Je m'en vais.

Parfois, je crois qu'on ne se comprend pas.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois nous sommes dans notre lit ensemble, sous quinze couvertures pour nous garder de l'hiver. Pour nous garder du reste du monde. Je t'ai toute entière dans mes mains, je te sens, tu palpites entre mes doigts, toute fragile et toute forte, et tu ris, tu me souris, tu me murmures un flot de paroles au creux de mon oreille. Je te dis des choses aussi, mais sans parler, juste avec des gestes. J'embrasse ton front, et je dis « merci. » J'embrasse ton cou, et je dis « tu m'as manquée. »

J'embrasse ton front, et je dis « je suis désolée. » J'embrasse tes lèvres, et je dis « je t'aime. »

Tu m'as toujours comprise.

*Où es-tu en ce moment ?*

J'attends toujours que tu reviennes. La mer va, et vient, et va, et vient, charriant avec elle l'écume des souvenirs de toi. J'ai de l'eau jusqu'au bassin. Je suis transie de froid.

Tu m'as raconté, une fois, l'histoire des coquillages. Qu'à chaque fois que tu en trouvais un, tu murmurais un vœu à l'intérieur avant de le jeter à l'eau, et que le vœu se réaliserait quand le coquillage se briserait. « Infaillible » tu as dit. Tu m'as raconté cette histoire d'une jeune princesse promise à un tyran et qui, pleurant de désespoir, avait souhaité dans un coquillage ne jamais l'épouser. Au jour fatidique, alors qu'elle sanglotait encore dans sa robe de mariée, la mer a brisé le coquillage en mille morceaux et elle s'est transformée en colombe. Et elle est partie.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois je suis seule. Tu n'es pas loin, j'ai entendu tes pas dans le gravier dehors. Je suis couchée sur le flanc, je me suis désintéressée de mon livre il y a une heure. À la place je regarde la porte d'entrée, et je joue à t'attendre. Je fais un décompte de dix dans ma tête, et j'écoute. Dix, neuf, huit, tu cours dans le gravier pour rejoindre la porte, impatiente de me raconter ta journée. Sept, six, cinq, ton sac cogne contre ta hanche, les copies de tes élèves, les restes du repas de midi, au

moins trois livres – tu lis toujours plusieurs livres en même temps. Quatre, trois, deux, les clés tintent les unes contre les autres sur ton trousseau – tu tournes toujours tes clés dans un sens, puis dans l’autre, puis à nouveau dans le premier sens en pestant un peu. J’anticipe ce que tu vas dire, quand tu vas rentrer. « Surprise ! » (je fais semblant d’être surprise de te voir) ; « J’ai vu une biche ce matin ! » (je demande si elle avait un faon avec elle) ; « On pourra regarder un film en mangeant ? » (je dis oui) ; « Hé, tu m’as manquée. » (je t’embrasse dans le cou).

Un.

La porte ne s’ouvre pas.

Je retiens ma respiration. Je murmure : « Tu vas t’ouvrir... Maintenant ! »

La porte ne s’ouvre pas.

« Maintenant ! »

La porte ne s’ouvre pas.

« Maintenant ! »

La porte ne s’ouvre-

La porte s’ouvre en grand d’un seul coup. Je soupire, soulagée. Je ne m’étais pas rendue compte que je retenais ma respiration.

« J’avais oublié le courrier ! »

Parfois tu oublies le courrier. Parfois tu rentres plus tard que prévu. Parfois tu rentres plus tôt. Parfois tu ne rentres pas. Parfois c’est moi qui ne rentre pas.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois ton visage est lisse et rose de jeunesse, tes joues embrassées de soleil et embrassées de mes lèvres.

Parfois tes mains te font mal et ta hanche t'empêche de marcher très longtemps, mais il y a toujours tes yeux rutilants de malice, et des pattes d'oies en leurs coins laissées par tous tes sourires. Tu dis : « Une vie passée à sourire, c'est beau, tu ne crois pas ? ». J'acquiesce, et j'essaie d'oublier les fois où tu ne souriais pas.

Parfois tu es un nom sur une pierre.

*Où es-tu en ce moment ?*

Parfois je te vois danser, virevoltant comme une flamme au son de la musique, et tes cheveux attrapent les reflets du soleil. Tu me demandes : « Tu veux danser ? » et je réponds : « Oui. » Et je danse avec toi, mes mains sur ta taille et les tiennes sur mes épaules, et j'oublie que tout existe.

Parfois je te vois danser, les deux pieds dans la mer, projetant de l'eau à chaque mouvement de tes jambes.

*Où es-tu en ce moment ?*

Je suis dans l'eau. Tu ne dances plus. J'ai l'impression d'entendre ton rire dans chaque roulement des vagues. L'espoir de te voir surgir de l'écume, de t'entendre m'appeler au loin, de retrouver tes yeux à chaque virage que je prends, à chaque porte que j'ouvre. Tu souriras, tu me diras « Surprise ! », et je mettrai ma tête au creux de ton épaule là où tu

sens l'argan et le camélia et les larmes, et j'embrasserai ton cou, et je dirai « tu m'as manquée. »

L'espoir, bloqué dans le creux de la gorge, qui irradie tout mon torse, comme un souffle retenu, comme un cœur sur le bord de la lèvre,

battant,

battant,

battant.

Le petit morceau qui me rend vivante. Raclé du fond de la boîte de Pandore. Doux, amer.

Le murmure dans le coquillage de mon corps : « Je veux te retrouver. » Les vagues n'ont plus qu'à me briser.

*Où es-tu en ce moment ?*

On croit que la mort de ceux que l'on aime est la pire des choses qui puisse arriver.

Puis le temps passe, et ils *restent morts*.

*Où es-tu en ce moment ?*

J'attends de te retrouver. Derrière chaque porte, derrière chaque mur, l'espoir battant dans la poitrine, dans la gorge, sur les lèvres, espoir, espoir, espoir, et ton nom sur le bout de ma langue, en équilibre sur la pointe de mes pieds, maintenue en funambule, maintenue sur le fil du rasoir, coupée, tranchée, mutilée.

Mon corps vacille au rythme des vagues, je ne sens plus mes pieds, je ne sens plus mes jambes. Mes épaules tremblent, j'ai froid, je

brûle d'avoir froid, et ma bouche est remplie de la douceur et de l'amertume de l'espoir qui m'empoisonne et me corrode et pitié, reviens je t'en supplie, surgit des vagues et ouvre la porte et laisse-moi retrouver le creux de ton épaule et son parfum d'argan et de camélia, et t'embrasser pour te dire « merci », « tu m'as manquée », « je suis désolée », « je t'aime ».

*Où es-tu en ce moment ?*

J'ai besoin de te trouver. J'ai besoin de remonter le temps, de retrouver les moments, tous les moments où tu es avec moi.

J'entends ta voix dans mon oreille.

Je sens ta main sur mon épaule.

*Oh.*

*Tu es là.*